

Romans

Trapèze et chevrotine

Dans sa roulotte en planches fatiguées, Samson Vaillant tord les moustaches impressionnantes (« un mètre ou davantage des deux côtés ») qui font sa célébrité sur les champs de foire, et lui servent aussi, à l'occasion, de balancier dans ses numéros de funambule. La faim tenaille l'estomac de l'acrobate et plus encore ceux de ses enfants, une pluie désespérante l'empêche de se produire en plein air, et son épaule le fait de plus en plus souffrir. Une douleur lancinante et pleine de menaces pour l'avenir. C'est que la foule des amateurs est devenue exigeante en cette fin de XIX^e siècle, le métier évolue, et la vie de forain est toujours incertaine. Mais quand Samson accepte de discuter avec Tiburce Lefranc, dont il sait la réputation d'impresario intransigeant et même cruel, sa femme Pélagie s'inquiète. La mode est aux montgolfières, il s'agirait pour l'acrobate de faire son travail au trapèze suspendu à un ballon, à plusieurs dizaines de mètres du sol. On louerait des lunettes aux spectateurs. Le projet est plus que périlleux, mais il promet d'être lucratif. Samson Vaillant accepte, se prend au jeu, se prépare à conquérir Paris. La suite sera houleuse, tendre, héroïque, ventueuse, terrible.

Depuis *Pastel*, récompensé en 2001 par l'Académie française – on peut évoquer aussi un lointain et délicieux *Prince de la fourchette*, qui reçut le prix Jean Carmet ! – Olivier Bleys déploie un talent de conteur émérite, inventant à chaque sortie un autre univers, toujours original, toujours riche d'images et de situations singulières. Son intrusion chez les forains de jadis, appuyée sur une écriture robuste et inspirée, ne pouvait que provoquer de fortes émotions. Rappelant avec bonheur les ressorts du roman populaire, ce *Haut vol* est donc de bien belle tenue.

Haut vol, par Olivier Bleys
(Gallimard).

Il s'appelle Alcide Chapireau, il est veuf d'une première femme, Nélie, avec laquelle il avait bâti un bonheur simple et tranquille. Depuis le drame, la vie semble s'être arrêtée pour l'ancien marin devenu ostréiculteur. A Coup-de-vague, sa maison face à la mer, il vit en silence, avec ses deux fils. Et voici qu'arrive Laura. Laura qui va rallumer chez Chapireau les feux éteints. Ils vont ensemble se laisser couler dans une histoire douce et lumineuse, pour eux le monde est soudain réenchante. Leur fille se prénommera Automne. Et puis, vers Noël, un éclat mauve passe dans le regard de la jeune femme. Chapireau s'en inquiète à peine, mais il apprendra vite à identifier cette seconde Laura qui vient de faire son apparition. Celle-là ne songe qu'à détruire, les autres et elle-même. Une mécanique terrible se met en branle, qui n'aura qu'une issue possible. La rafale de chevrotine avec laquelle un homme à bout abat la femme qu'il aime.

Personne ne saura rien du meurtre. Des années plus tard, la justice s'apprête à officialiser la disparition de Laura. Chapireau, lui, est malade, il va peut-être mourir. Il entreprend alors d'écrire à Automne et de tout lui raconter. Et il commence par ces mots forts : « *Toutes les femmes cherchent le grand amour. Ta mère cherchait son assassin.* »

On sait le formidable observateur de l'âme humaine qu'est Eric Fottorino. L'empathie avec laquelle il approche ses personnages, qu'il traite du monde adulte ou du temps de l'enfance, nous a déjà donné des pages admirables. La tendresse douloureuse qui traverse son dernier roman, sorte d'étrange polar sans suspense, est de cette veine, rythmée par les mouvements du paysage rochelais. L'écho poignant de *Chevrotine* dure bien après la dernière page tournée.

Chevrotine, par Eric Fottorino
(Gallimard).

Michel GENSON



Eric Fottorino.
Photo Maury GOLIN

Récit

Un destin turc

Nous avons, en France, une vision schématique de la Turquie, ce pays tiraillé, plus qu'on ne le croit, entre diverses aspirations. L'ouvrage que Gül Ilbay a consacré à sa mère Sevim, décédée en 2010, aide à mieux le comprendre. On n'y lit pas seulement les souvenirs rédigés par Sevim à la demande de sa fille. Il comporte aussi une longue introduction où Gül s'est astreinte à resituer l'existence de sa mère dans l'évolution de son pays au long du XX^e siècle. *Brûlures d'une enfant de la République* est à la fois témoignage et livre d'histoire.

Sevim Ilbay, née en 1929, appartenait à la génération qui a été jeune pendant les années glorieuses de la République turque, 1928-1938. Son enfance a baigné dans l'euphorie suscitée par les réformes de Mustafa Kemal : laïcité, création d'instituts de village pour porter partout l'éducation... Pas étonnant qu'elle soit devenue professeur de turc, qu'elle ait supporté sans broncher les dures conditions imposées par ses affectations à Kars, ville « de privation et d'exil » où le mercure descend à -40° en hiver, puis à Gaziantep, sur la frontière syrienne, où il peut monter à 50°. D'autres déboires attendaient l'enseignante. Elle a été inquiétée par la justice et mise d'office à la retraite à 52 ans. Elle a vu les acquis de la révolution kémaliste détricotés, la mainmise américaine sur son pays, transformé par la "Doctrine de Truman" en un porte-avions des Etats-Unis en 1947, la litanie des coups d'Etat (1960, 1971, 1980...), la pendaison de son élève Erdal Eren en 1980... « *Nous avons tant d'espoirs, tant de rêves, tant d'idéaux* », soupirait Sevim Ilbay au soir de sa vie.

Richard SOURGNES

Brûlures d'une enfant de la République,
par Gül Ilbay (A Ta Turquie éditions). L'auteur
sera présente à Boulay Bouq'in, les 28 et 29 juin.

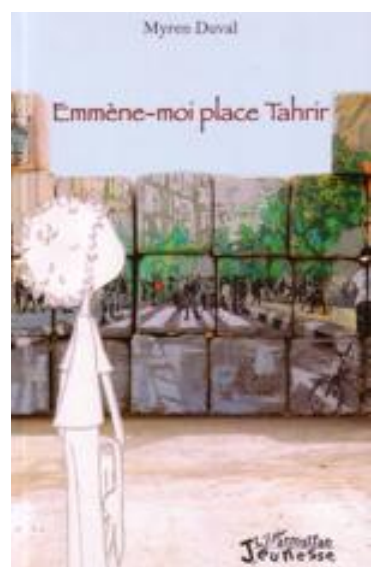


Gül Ilbay.
Photo Stéphane STIFTER

Initiation

Tout seul !

« Papa, s'il y a des cortèges de manifestations... c'est pour la dictature de la démocratie, pas vrai ? » Quand on est un petit garçon curieux, que les grands ne font que vous répondre que « c'est un peu compliqué tout ça », et que l'on sait bien que là-bas, sur la place Tahrir, les gens sont en train de changer le monde, il faut bien se débrouiller par soi-même. Voilà pourquoi Sélim, le petit Cairote, a dû monter de toutes pièces le "plan CRTS" : Comprendre la Révolution Tout Seul. Sélim doit ordonner les informations qui lui parviennent, éparées et confuses, pour vivre le "printemps égyptien". Au fil des 65



pages de cet épatant petit roman, Myren Duval guide le lecteur dans les méandres d'une révolution ratée. Quand bien même l'Egypte et ses plaies leur seraient indifférentes, *Emmène-moi place Tahrir* permet aux plus jeunes, dès 9 ou 10 ans, pour 11 euros, de donner un sens aux événements lointains. D'un bout du monde à l'autre, les enfants finissent toujours par percer les mensonges des parents !

M. Re.

Emmène-moi place Tahrir,
de Myren Duval
(L'Harmattan Jeunesse).